

Une lecture pragmatique des morphèmes temporels du Swahili : le cas de *na*

Frederick Kang'ethe
Université de Nairobi
<kangethe@africaonline.co.ke>

*The distinction between past, present and
future is only an illusion, even if a stubbornone¹*
Albert Einstein

1. Introduction

Dans une étude que nous avons menée sur les temps verbaux du français dans les manuels de FLE (Français Langue Etrangère), nous avons constaté que leur description était soit parcellaire ou partielle, soit incorrecte. Cet état de choses s'explique, en partie, du fait que le cadre théorique sous-tendant ces descriptions n'est pas à même de rendre compte de toutes les manifestations des morphèmes temporels ou aspectuels. Cette observation nous a conduit à embrasser un autre cadre théorique qui, nous semble-t-il, explique mieux le phénomène d'interprétation des temps verbaux.

2. Cadre théorique

Il s'agit de la *Théorie de la Pertinence* développée dans les travaux de Sperber & Wilson (1989) et ceux de Reboul & Moeschler (1998). Cette théorie s'inscrit dans la théorie générale de Fodor (1986), elle-même tributaire de celles de Gall et de Broca au début du siècle, selon laquelle le fonctionnement de l'esprit humain serait *modulaire*. Chomsky (1975) avait déjà exprimé cette hypothèse dans sa discussion sur l'innéisme. Cette position est renforcée par Gardner (1983) dans sa théorie des *intelligences multiples* selon laquelle le cerveau humain aurait différentes intelligences ou modules (spatiales, visuelles, arithmétique, etc.). Dans la version de Fodor, les *systèmes périphériques* traitent toutes les données enregistrées par les organes sensoriels et les transforment grâce aux *transducteurs* en une forme analysable (forme logique) par le *système central* du cerveau. Ce dernier système, à la différence du premier qui est spécialisé (olfactif, visuel, tactile, etc.), est non spécialisé et non modulaire. Ici se fait tout le traitement de la pensée (assignation de la référence temporelle aux

¹ « La distinction entre le passé, le présent et l'avenir n'est qu'une illusion, si obstinée qu'elle soit. » – nous traduisons.

énoncés, entre autres). Pour Fodor, c'est le lieu du *mentalis*, ou *langage de la pensée*. Cet argument est consolidé dans Pinker (1994).

Cette théorie, comme toute autre, ne manque pas de détracteurs. Fodor, comme Grice et Searle, est associé à une conception qui veut que la langue soit indépendante de la pensée, son rôle clef étant de faciliter la communication. Ces philosophes sont eux-mêmes influencés par Locke et Russell. Cette position va à l'encontre de la théorie cognitive selon laquelle la langue fait partie intégrante de la pensée, les deux étant liés comme le recto et le verso d'une feuille². Cette position est défendue par Dennett (1996) et Carruthers (1996), entre autres³.

Ces deux positions, en apparence irréconciliables, trouvent une voix de modération dans Piaget (1952) et Vygotsky (1962). Piaget, qui, au début, était persuadé que la langue ne servait qu'à communiquer la pensée, reconnaît, finalement, que la langue est parfois nécessaire à la formulation de la pensée. De même, Vygotsky observe que chez l'enfant pré-linguistique la langue et la pensée semblent posséder différentes racines et différents modes d'opération. Dans la même veine (atténuer les oppositions), les travaux en éthologie montrent que les animaux sont capables de « réfléchir » tout en étant démunis de langue. En outre, d'autres travaux sur le développement des enfants observent que ces derniers sont capables de réfléchir avant d'acquérir la langue (De Boysson-Bardies 1996). Les recherches en aphasie, par ailleurs, appellent, elles aussi, à la modération. En effet, dans le cas d'aphasies globales, les compétences cognitives sont saines, ce qui milite contre l'idée que la langue fait partie intégrante de toutes formes de pensée. De surcroît, dans le cas du « Williams Syndrome », le sujet présente un cas de grave déficit cognitif tout en possédant une langue intacte. Ces deux axes de recherche, à savoir, le développement de l'enfant et l'éthologie incitent les tenants des deux extrêmes des conceptions *communicative* et *cognitive* à mettre de l'eau dans leur vin.

3. L'interprétation des énoncés

Dans la théorie de la pertinence, adoptée dans cet article, les énoncés (actualisation d'une phrase par un sujet parlant) reçoivent une *forme logique* grâce au système périphérique linguistique. Cette forme logique ou représentation sémantique de l'énoncé est relayée dans le système central pour un traitement final. La théorie propose, en outre, que cette forme a besoin d'informations contextuelles pour devenir pleinement propositionnelle. C'est cet enrichissement qui permet l'interprétation finale de l'énoncé. Et dans le cas de temps verbaux, c'est le lieu d'assignation de la référence temporelle d'un énoncé. Le parcours déductif est non monotone, c'est-à-dire qu'il ne garantit pas

² Nous empruntons cette analogie de la discussion de Ferdinand de Saussure sur le rapport signifié/signifiant.

³ Pour une discussion étoffée, cf. Carruthers & Boucher (1998).

la vérité. En effet, des prémisses fausses aboutissent, inexorablement, à des conclusions fausses. Notre étude s'inscrit dans ce moule théorique.

Moeschler (1998) propose une typologie et une hiérarchie d'informations que nous trouvons fort productives. Pour commencer, il y a les *informations conceptuelles* encodées par les catégories qui servent à désigner des entités du monde, à savoir les noms, les verbes et les adjectifs. Ensuite, il y a les *informations procédurales* représentées par les mots grammaticaux ou fonctionnels, notamment les prépositions, les temps verbaux, les conjonctions, etc. Ces mots donnent des *instructions* sur la manière d'appréhender les entités du monde. Enfin, on trouve les *informations contextuelles* que constituent le *moi-ici-maintenant* de l'énoncé, le savoir encyclopédique, le cotexte, etc. En effet, pour chaque énoncé, la construction du contexte est une affaire dynamique et le contexte n'est pas une donnée invariable.

Avec cette charpente théorique, nous nous proposons d'examiner les temps verbaux du swahili. Mais, commençons par une brève présentation du swahili.

4. Le Swahili : une présentation succincte

Le swahili est une langue parlée par plus de 40 millions de personnes (Dalby 1998, Crozon et al. 1992) disséminées principalement dans les pays Est-Africains, notamment la Tanzanie, l'Ouganda et le Kenya. En outre, sa diaspora comprend l'Afrique centrale (l'Ex-Zaïre, le Rwanda et le Burundi), et l'Afrique australe (la Zambie, le Malawi, le Mozambique, et les îles Comores).

Le mot *swahili* (d'aucuns disent *kiswahili*) vient du mot arabe *sahil* signifiant *la côte* (Dalby 1998) car cet idiome est né sur la côte Est-Africaine avant de gagner l'arrière-pays. Les origines de cette langue sont nuageuses, comme d'ailleurs celles des autres langues du monde. Certains chercheurs expliquent qu'il y a des traces du swahili dans la région des Grands Lacs (Rwanda, Burundi) au premier siècle de notre ère (Dalby 1998). D'autres (Crozon et al. 1992) observent que cette langue est observée, pour la première fois, sur les côtes Est-Africaines au neuvième siècle. Il est, par ailleurs, digne de noter que la langue française naît au même siècle sous forme de *Serments de Strasbourg* en 842 (Rickard 1993).

Le swahili appartient au groupe linguistique *bantou*, un des quatre grandes répartitions linguistiques du continent africain. Joseph Greenberg, cité dans Reader (1998) était le premier à définir les trois autres familles linguistiques en Afrique, à savoir le *khoisan*, le *nilosaharien*, et l'*Afroasiatique*. Le mot bantou⁴ veut dire *homme* ou *peuple* dans plus de 200 langues regroupées, pour ainsi dire, sous cette appellation. À en croire les études des ethnologues (Reader 1998), le peuple bantou serait originaire de la partie recouvrant le bassin du fleuve Niger

⁴ D'aucuns le prononcent comme *wantu* ou *watu*.

(l'actuel Nigeria), le Cameroun, la forêt équatoriale qui abrite les pygmées, les ancêtres des bantous. Étant un peuple agricole, la quête des terres fertiles les aurait amenés successivement vers les parties centrale, orientale et australe du continent. À défaut de données concluantes sur la genèse du swahili, il est difficile de savoir si, comme le propose Dalby, cette langue vient de l'arrière-pays vers la côte avec les autres langues bantoues ou bien si ce parler constitue un *melting-pot* de plusieurs langues venant en contact sur la côte Est-Africaine. Dans cette dernière thèse, le swahili serait, à l'origine, une langue créole comprenant un lexique bantou, portugais, arabe, persan, allemand, anglais et indien avec une structure syntaxique et syllabique bantoue. Qui plus est, ce créole aurait vu le jour pour faciliter le commerce entre les étrangers visitant la côte en quête de divers produits, les esclaves, en particulier.

La langue swahilie présente trois principales variétés, à savoir le *kiunguja*, le *kimvita*, et le *kiamu* parlées respectivement à Zanzibar⁵ et en Tanzanie, à Mombasa (Kenya), et à Lamu (Kenya). Suite à la conférence sur l'harmonisation du swahili tenue en 1928, le dialecte de Zanzibar, notamment le *kiunguja*, était adopté comme le swahili standard (Crozon et al. 1992). Ce dernier dialecte est fortement influencé par la langue arabe sur les plans du lexique et de l'intonation. Notre étude sera basée sur le swahili parlé au Kenya.

Si le swahili est la langue officielle en Tanzanie depuis 1967, et nationale au Kenya depuis 1974, cette langue jouit d'un statut ambigu. En effet, l'élite kenyane renâcle à s'exprimer en swahili lui préférant l'anglais, langue officielle du pays et legs colonial du Royaume-Uni. Qui plus est, le swahili est vu par beaucoup comme la langue des masses, une *lingua franca* pour des gens peu scolarisés. Nzunga (1994) propose une analyse sociolinguistique du statut problématique du swahili et des langues vernaculaires face à l'anglais.

4.1. Une présentation critique de *na*

Les morphèmes temporels du swahili s'interposent entre le sujet et le verbe dans un amalgame :

(1) Mimi, *ninakula* keki.

Cet énoncé s'analyse comme suit :

(1) Mimi, /ni/na/kula/keki
Moi, /je/MTA⁶/manger/gâteau.
Moi, je mange un gâteau.

Perrot (1981), Ashton (1989) et Crozon et al. (1992) expliquent que le morphème *na* s'emploie *uniquement* pour décrire une éventualité⁷ qui se déroule

⁵ Ce mot veut dire *pays des noirs* en arabe.

⁶ Morphème temporel ou aspectuel.

⁷ Pour nous ce terme, emprunté de l'anglais *eventuality*, recouvre les événements et les états.

au moment de la parole. En d'autres termes, la sémantique de *na* suffit pour assigner la référence temporelle de l'éventualité en question. Or, il s'avère que cette position est diamétralement opposée à celle défendue dans ce travail, à savoir que les temps verbaux font partie des *informations procédurales* qui donnent des instructions sur la manière de se représenter les éventualités, et qu'ils *sont modifiables selon les contextes*. Voyons comment le contexte peut modifier les instructions de *na*.

Soient les énoncés (2) et (3) :

- (2) Sasa/, ni/*na*/kula/ keki.
Maintenant/je/MTA/manger/ gâteau.
Maintenant, je mange un gâteau.
- (3) Kesho/, ni/*na*/enda/ Mombasa.
Demain, /je/MTA/vais/ Mombasa.
Demain, je vais à Mombasa.

Les trois auteurs susmentionnés accepteraient seulement (2) car compatible avec la définition de *na*, et rejetteraient (3). Cependant, les locuteurs natifs du swahili n'hésitent pas à accepter (3). Il est clair que l'adverbe *kesho* (*demain*) n'est pas incompatible avec *na*. De même, dans (4), l'adverbe *juzi* (*avant-hier*) n'est pas non plus incompatible avec *na*, même si ce genre d'énoncé n'est pas très courant :

- (4) Juzi./ ni/*na*/kunywa /kahawa/ hapa/ ni/*na*/sikia/ makelele/ nje.
Avant-hier/je/MTA/boire/café/ici/je/MTA/entendre/bruits/dehors
Avant-hier, je bois du café lorsque j'entends du bruit dehors.

Ces exemples devraient nous convaincre, dans un premier temps, que *na* ne jouit d'aucune stabilité sémantique, son sens dépendant du contexte à tout moment. Mais Comment expliquer le processus inférentiel qui valide ces différentes interprétations de *na*- ? Y a-t-il ambiguïté ou polysémie ? Pourquoi employer *na* alors qu'il y a d'autres morphèmes susceptibles de décrire l'éventualité ? Nous proposons dans la partie qui suit quelques pistes de réflexion.

Dans (2), il est manifeste au locuteur comme à l'interlocuteur que l'événement se déroule au moment de la parole, i.e. le locuteur est en train de manger un gâteau. Pour beaucoup de chercheurs travaillant sur les différents temps verbaux du français (Luscher & Sthioul 1998 pour le passé composé, Saussure 1998 pour le passé simple, Sthioul 1998 pour l'imparfait), ce premier constat constituerait *le sémantisme de base* de *na*. En d'autres termes, cette interprétation est encodée linguistiquement. Mais, nous aimerions proposer que les morphèmes temporels n'ont ni un sémantisme de base ni une *interprétation par défaut* car il est impossible de parler d'un énoncé *sans contexte*. En effet, un énoncé, à la différence d'une phrase (une unité abstraite), est réalisé par un locuteur dans un *moi-ici-maintenant* et l'interlocuteur le comprend grâce aux processus inférentiels ou déductifs qui s'appuient sur le contexte (cognitif et

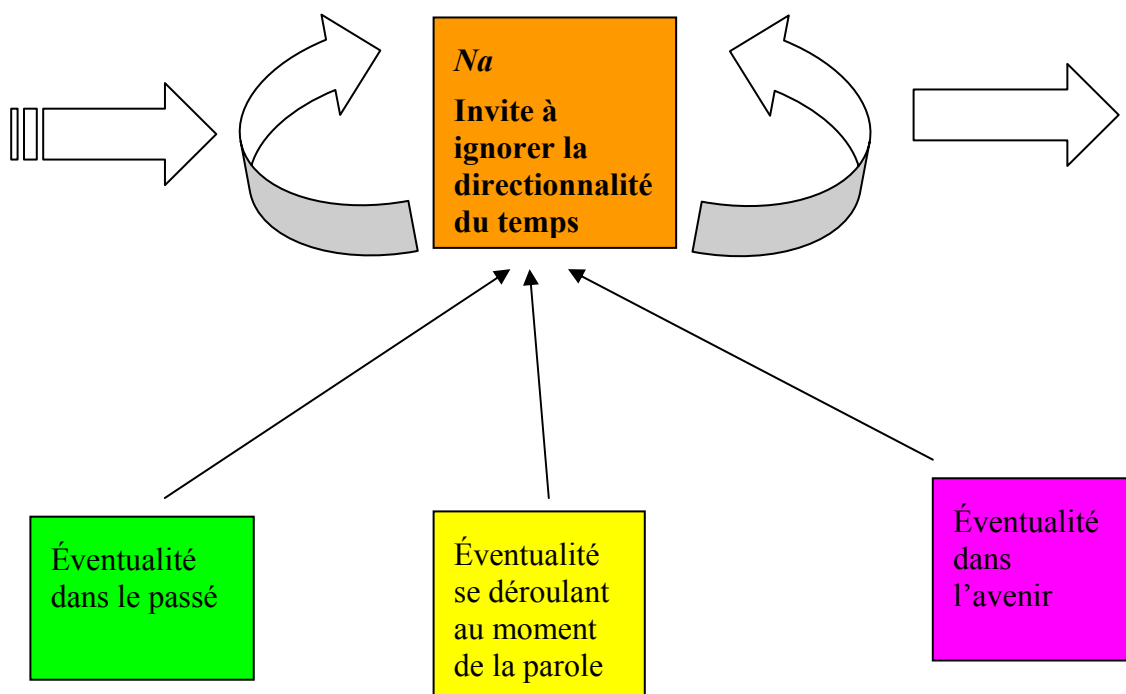
physique). Cela revient à dire que chaque énoncé est déjà enrichi pragmatiquement, ne serait-ce que minimalement. Il en ressort que le processus inférentiel de l'interlocuteur part, non pas de la forme logique ou sémantisme de base de l'énoncé, mais de la forme minimalement enrichie pragmatiquement.

Par ailleurs, nous avons de fortes intuitions que les différentes sorties de *na* (présent, futur ou passé) exigent le même effort cognitif en termes de temps de traitement chez l'interlocuteur. En outre, aucune des sorties n'est possible sans enrichissement pragmatique minimal. Cet état de choses s'expliquerait par le fait que, dans les trois cas décrits, le contexte est accessible et donc facilement construit par l'interlocuteur.

La question de l'ambiguïté ou de la polysémie de *na* ne se pose pas car chaque interprétation s'appuie sur un contexte dynamique et changeant pour dériver une et une seule sortie. Il faudrait ajouter que ce raisonnement est non démonstratif ; ce qui veut dire que l'interlocuteur peut aboutir à une fausse conclusion/interprétation si les prémisses de départ étaient fausses. Dans ce cas, il remettrait à jour son contexte (mobiliser les éléments pertinents) pour construire une autre interprétation. Et quand ce processus inférentiel s'arrête-t-il ? Il s'arrête quand l'interlocuteur est satisfait d'avoir récupéré l'intention du locuteur. Autrement dit, il a atteint son attente de *pertinence* (Sperber & Wilson 1998).

Maintenant nous allons essayer de répondre à la question de savoir pourquoi le locuteur choisirait *na* pour parler de l'avenir, voire même du passé, alors que le swahili dispose d'autres morphèmes pour ce faire. Notre interprétation de Sperber & Wilson (1989) sur la distinction *usage descriptif* et *usage interprétatif* permettrait de faire l'hypothèse que dans le cas où *na* renvoie à une éventualité en train de se dérouler on a affaire à un usage descriptif (*pensée exprimée*) de *na*, tandis que dans les autres cas il sera question d'usage interprétatif ou d'*une pensée représentée*. Cette distinction nous semble intéressante, mais nous aimerions proposer une autre piste de réflexion.

Pour nous, *na* ou ce qui est appelé communément *le présent* en français crée *un effet* sur l'interlocuteur qui consiste à l'inviter à envisager ou à *voir* le déroulement de l'éventualité en question. Nous avons proposé le terme d'*effet cinématographique* (Kang'ethe 1999b) pour cette instruction de *na*. De plus, il nous semble que l'emploi de *na* ou du *présent* a l'effet d'annuler, ne fût-ce que pour la durée de la description, la direction du temps ; la flèche du temps fait des cercles au lieu de progresser (voir graphique ci-dessous). Nous pensons que l'esprit humain est capable de se représenter des événements passé ou futur comme s'ils se réalisaient au moment de la parole ; d'où l'emploi de *na* ou des différentes formes du *présent*. De plus, en agissant ainsi la pensée humaine opère une entorse à la flèche du temps. Cette renaissance ou réactivation des événements crée l'illusion d'un temps qui n'avance pas, mais qui fait des cercles.

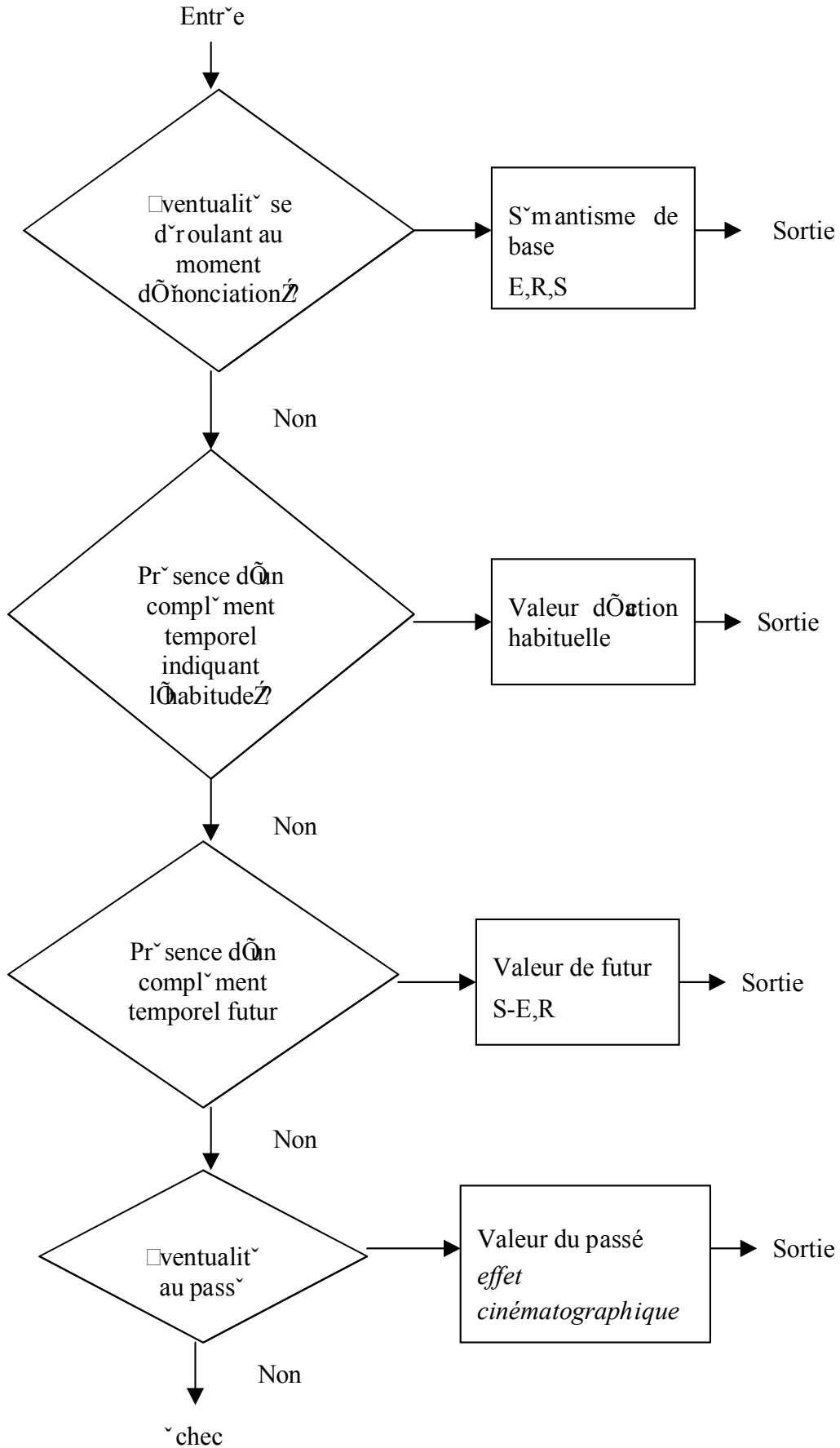


*Modèle 1 : Effet psychologique de na sur la flèche du temps.
 « The present moment is a powerful goddess » – Johann Goethe.
 (Le présent est une puissante déesse, nous traduisons)*

En somme, notre analyse propose que *na* dans les cas (3) et (4) crée un effet cinématographique. De plus, dans le graphique, nous proposons, en outre, que *na* annule la direction du temps en recréant les éventualités passée, actuelle ou future. De toute évidence, il n'y a pas lieu pour un sémantisme de base ou interprétation par défaut pour *na*. Cette idée trouve son écho dans le travail de Asic (2000 et ici-même) sur le *présent perfectif* en serbe. Elle montre, de manière convaincante, que ce *présent* n'a pas de sémantisme de base.

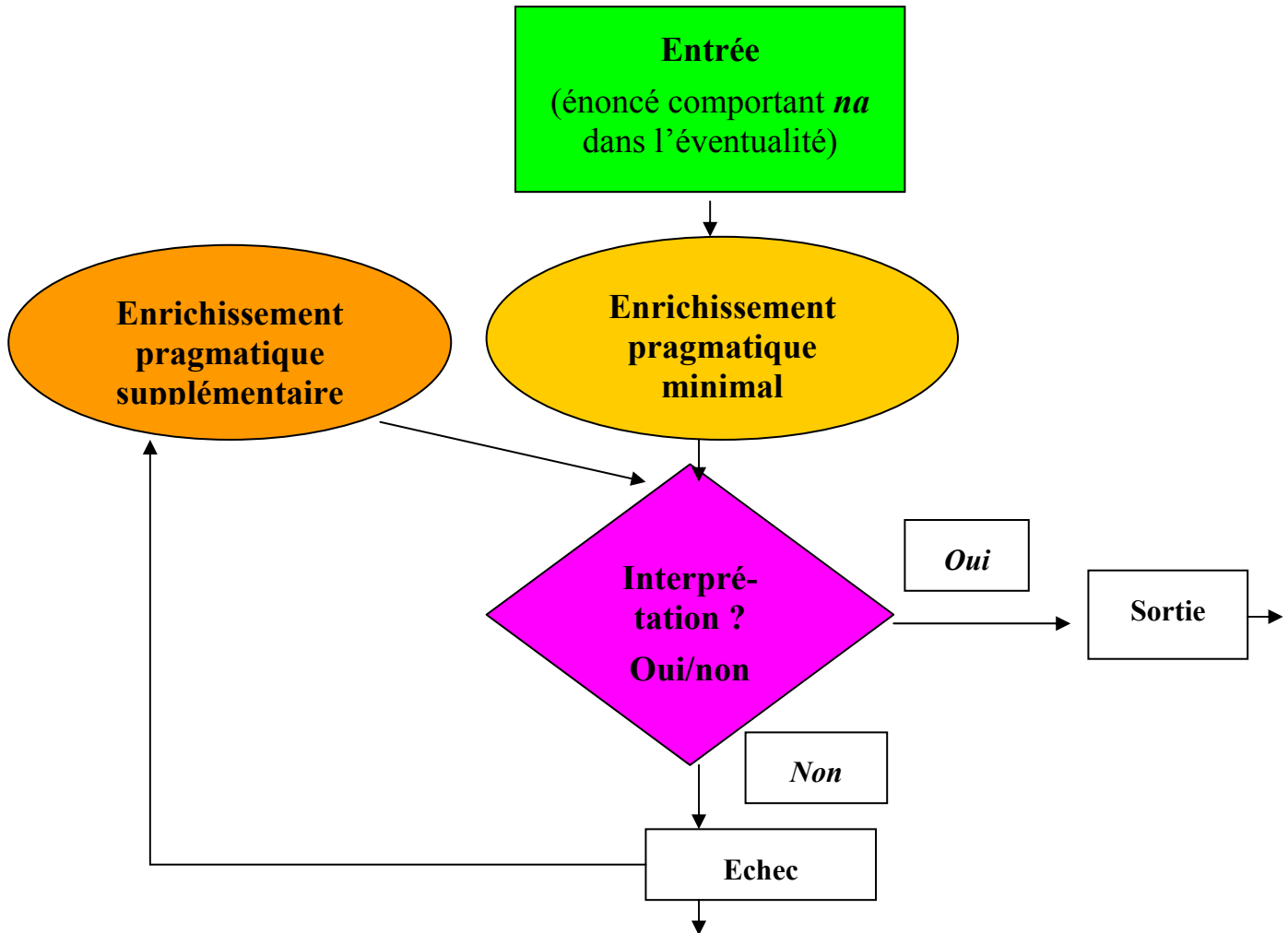
L'idée résumée dans le graphique est sensiblement différente de celle que nous avons présentée dans Kang'ethe (op.cit.), et que nous reproduisons ci-contre:

Figure 1 : Parcours interprétatif de na- en Swahili (Kang'ethe 1999)



Si ce modèle est clair quant au parcours inférentiel, il échoue à justifier l'idée de séquentialité. Autrement dit, comment peut-il expliquer l'ordre des différentes interprétations ? Deuxièmement, ce modèle semble suggérer que ce soit le complément temporel qui différencie les différentes sorties. Comme nous l'avons proposé dans la discussion susmentionnée, nous pensons que ce modèle induit en erreur.

Pour commencer, à le voir tel qu'il est, le modèle montre que la première sortie représente *le sémantisme de base* ou l'interprétation *par défaut*. De plus, comme c'est la première sortie, elle est plus rapide que les autres, et *ipso facto* moins coûteuse que les autres. Ici, nous considérons le coût en termes de temps de traitement de l'énoncé. Nous avons critiqué l'idée d'un sémantisme de base plus haut, mais nous aimerions ajouter que rien dans la communication humaine ne peut appuyer cette notion de séquentialité dans la *compréhension* de la parole. En revanche, de nombreuses études en psycholinguistique confortent la notion de séquentialité dans la *production* du langage. Nous arguons que les différentes sorties de *na* ne peuvent être hiérarchisées dans le parcours interprétatif. En d'autres termes, les différentes sorties du parcours interprétatif représentent le même coût de traitement, c'est-à-dire, le même temps de traitement. Mais quel modèle proposer pour le parcours interprétatif de *na* ? A notre avis, il faudrait approfondir la recherche sur la question, et en particulier travailler en étroite collaboration avec les psychologues en laboratoire en vue de mesurer le temps de traitement pour les différentes interprétations de *na*. En attendant, voici un modèle hypothétique :



Modèle 2 : Le parcours interprétatif de *na*

4.2. Explications

Il importe de noter que toute activité cognitive, et *a fortiori*, la compréhension, prend du temps et consomme de l'énergie cellulaire. Cela revient à dire que l'interlocuteur interprétant l'énoncé doit encourir un coût. Dans les meilleurs des cas, ce coût est compensé par le produit (sortie) de l'interprétation qui prendrait la forme d'ajout d'informations, de révision des données existantes en mémoire ou d'annulation des croyances, etc. Bref, l'environnement cognitif de l'interlocuteur est modifié (Sperber & Wilson 1989, Moeschler 1998). Il en ressort que, en terme d'efficacité, il faudrait chercher à maximiser les effets (produits) de l'interprétation tout en minimisant le coût.

Pour revenir à notre modèle, il faudrait dire que dès le départ le parcours inférentiel est minimalement enrichi pragmatiquement du fait qu'il s'agit d'un énoncé, et non d'une phrase. Qui plus est, cet enrichissement, croyons-nous, est inconscient. Pour emprunter un exemple de Polanyi (1958) cité dans Jackendoff (1984), on dirait que, lorsqu'on enfonce un clou avec un marteau, et on sait bien le faire, on n'est pas conscient de l'impact du manche sur la paume, mais plutôt

de l'impact de la tête du marteau sur le clou ; appelons cela *l'analogie du marteau*. Notre interprétation de Jackendoff veut que lorsqu'on profère un énoncé dans une langue que l'on maîtrise bien, on n'est pas conscient des règles qui lui sont sous-jacentes. Cela se passe de la même manière avec la compréhension du même énoncé chez un sujet compétent dans cette langue. En revanche, lorsque la production ou la compréhension s'avère problématique on devient conscient des règles de la langue. Cet échec appelle des reprises ou un abandon provisoire ou permanent de produire ou de comprendre l'énoncé. En effet, nous soutenons l'idée que la compréhension des énoncés est inconsciente ou passive dans la mesure où l'interlocuteur récupère les intentions du locuteur en temps réel (moyennant un enrichissement pragmatique primaire), mais en cas de panne le parcours inférentiel devient un processus conscient, actif et coûteux car il faudrait recourir à un enrichissement pragmatique supplémentaire avant de dériver une interprétation.

Cette argumentation nous amène à dire que les trois ou quatre interprétations de *na* sont également accessibles à l'interlocuteur compétent du swahili grâce à l'enrichissement pragmatique minimal. C'est cette hypothèse qui nous fait rejeter l'idée de *sémantisme de base* qui serait indépendant du contexte et déduit directement à partir de la forme logique de l'énoncé. Qui plus est, nous postulons que l'usage descriptif ou interprétatif de *na* n'a aucune incidence sur le coût de traitement. Cela dit, en cas d'enrichissement pragmatique supplémentaire suite à un échec, l'usage interprétatif devient plus coûteux comme il prend plus de temps de traitement. De toute évidence, il serait intéressant de tester cette hypothèse dans un laboratoire de psychologie.

5. Conclusions

Ce travail passe en revue la description de *na* dans les grammaires du swahili tout en en proposant quelques critiques. De plus, nous avons avancé quelques hypothèses sur l'interprétation de *na* par le cerveau humain (Modèle 1 et Modèle 2) où nous observons que *na* tend à créer un effet *cinématographique* lequel fait une entorse à la direction de la flèche temporelle. Il s'agit ici des effets psychologiques. En outre, dans le Modèle 2 (une révision de notre ancien modèle) nous évacuons l'idée de *sémantisme de base* en arguant que tout énoncé est minimalement enrichi pragmatiquement du fait qu'il est proféré par un sujet dans une situation de communication bien précise. Nous affirmons ensuite que les usages descriptif et interprétatif sont équiprobables car accessibles en même temps à l'interlocuteur, et que ce n'est qu'en cas de panne de compréhension qu'il y a nécessité d'un enrichissement pragmatique supplémentaire. Ce dernier processus, à la différence de la première, est conscient et nettement plus coûteux. En somme, nous proposons qu'il y ait des tests en laboratoire pour confirmer ou infirmer nos arguments.

Bibliographie

- ASHTON E.O. (1989), *Swahili Grammar*, Nairobi, Metro Forms and systems.
- ASIC T. (2000), *Le présent perfectif en Serbe : Temps, mode ou puzzle ?*, Mémoire de DES, Université de Genève.
- CARRUTHERS P. & BOUCHER J. (1998), *Language and thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CARRUTHERS P. et al. (1996), *Theories of theory of mind*. Cambridge, Cambridge University Press.
- CHOMSKY N. (1975), *Reflections on Language*, New York, Pantheon.
- CROZON A. & POLOMACK A. (1992), *Parlons Swahili*, Paris, L'Harmattan.
- DALBY D. (1998), *A dictionary of languages*, London, Bloomsbury.
- DE BOYSSON-BARDIES B. (1996), *Comment la parole vient aux enfants*, Paris, Odile Jacob.
- DENNETT D. (1996), *Kinds of mind*, New York, Basic Books.
- FODOR J. (1986), *La modularité de l'esprit*, Paris, Minuit.
- GARDNER H. (1983), *Frames of Mind. The theory of multiple intelligencies*, London, Heinemann.
- JACKENDOFF R. (1984), *Talking Mind. The study of language in cognitive science*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- KANG'ETHE F. (1999a), « Une étude critique du passé composé et de l'imparfait dans *Archipel et Parlons français* », ms. Université de Genève.
- KANG'ETHE F. (1999b), *Pragmatique des temps verbaux du swahili. Une étude comparée avec le français*, Mémoire de DES, Université de Genève.
- LUSCHER J.-M. & STHIOUL B. (1996), « Emplois et interprétations du Passé Composé », *Cahiers de linguistique française* 18, 187-217.
- MOESCHER J. et al. (1998), *Le Temps des événements*, Paris, Kimé.
- NZUNGA M.P.K. (1994), *La situation linguistique au Kenya*, Thèse de doctorat, Université de Toulouse-le-Mirail.
- PERROT D.V. (1981), *Swahili : A complete working course*, London, Hodder & Stoughton.
- PIAGET J. (1952), *The Language and thought of the child*, London, Routledge and Kegan Paul.
- PINKER S. (1994), *The Language Instinct*, London, Penguin Books.
- POLANYI M. (1958), *Personal knowledge*, Chicago, University of Chicago Press.
- READER J. (1998), *Africa. A biography of the continent*, London, Hamish Hamilton.
- REBOUL A. & MOESCHLER J. (1998), *Pragmatique du discours*, Paris, Colin.
- RICKARD P. (1993), *A History of the French Language*, 2nd edition, London, Routledge.
- SAUSSURE L. DE (1996), « Encapsulation et référence temporelle d'énoncés négatifs au Passé Composé et au Passé Simple. », *Cahiers de linguistique française* 18, 219-242.
- SPERBER D. & WILSON D. (1989), *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.
- SPERBER D. & WILSON D. (1998), « The mapping between the mental and the public lexicon », in CARRUTHERS P. & BOUCHER J. (ed.), 184-201.
- STHIOUL B. (1998), « La conceptualisation du temps : Guillaume », in MOESCHER J. et al., *Le Temps des événements*, Paris, Kimé, 45-65.
- VYGOTSKY L. (1962), *Thought and language*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- WILSON P.M. (1997), *Simplified Swahili*, London, Longman.